**Houris : lutte contre l’oubli**

Le roman *Houris* de Kamel Daoud, paru aux éditions Gallimard, le 15 août 2024, n’en finit plus de traverser les turbulences depuis son couronnement du prix Goncourt 2024, mais une analyse loin des préjugés et des polémiques offrent la possibilité de la distance, une approche loin des tensions et des divergences d’opinions autour de la personne de l’auteur, de ses prises de position et surtout de son affaire en justice à propos du personnage principal de son roman et tout ce que cette affaire suscite comme questionnements éthiques.

D’abord, est-ce que *Houris* est un bon roman ? Certes, la réponse à cette question ne peut être que subjective, car ce qui est bon pour un lecteur ne l’est pas forcément pour un autre. Cependant, me concernant, je puis d’emblée affirmer que oui, c’est un bon roman. Cela reste une appréciation subjective d’un lecteur.

J’ai lu le roman trois fois. Je l’avoue, à chaque fois j’y trouvais du plaisir à suivre pas à pas Aube, cette jeune fille de vingt-cinq ans, le personnage principal du roman, dans son dialogue et son voyage vers le commencement de son existence ou de sa deuxième naissance. La relecture du roman m’a permis de saisir la cohérence de l’histoire et de trouver du sens aux détails qui me paraissaient insignifiants à la première lecture, surtout les premiers chapitres de la première partie du roman intitulée *La voix.* Effectivement, c’est un début de roman ardu qui demande au lecteur de la persévérance et surtout de ne pas abandonner aux premières pages. L’auteur a mis en scène Aube en mobilisant une série d’attitudes et de caractéristiques physiques susceptibles d’avoir de l’effet sur le lecteur.

Certes, il convient de mentionner que le roman est volumineux, mais son histoire est fascinante, minutieusement construite par l’auteur et suscite des interrogations idéologiques et philosophiques très intéressantes sur la condition des femmes, sur les liens entre la violence et l’idéologie, sur le pouvoir et la mémoire, sur le discours politique et l’histoire, sur l’abus de mémoire, sur la société patriarcale, sur la mémoire sélective, sur l’amnésie et l’amnistie et sur le droit à la justice et à la vérité. L’auteur ne donne aucune réponse structurée et claire à ces interrogations, mais il fait quelques allusions à des pistes de réflexion conduisant à des réponses tournant autour du personnage principal, l’élément-clé de tout le roman. L’intrigue du roman est pour le moins inédite, l’histoire est bouleversante et les deux personnages principaux du roman sont attachants. Une bonne histoire implique des personnages de qualité, je pense qu’ Aube et Aissa le sont. La polémique que le roman a suscitée ou les déclarations de son auteur ne doivent pas occulter sa qualité littéraire. Le roman raconte l’histoire d’une femme enceinte, victime du terrorisme, coincée entre l’envie de mettre fin à sa grossesse et celle de continuer à parler sans fin à l’enfant qu’elle porte.

En lisant le roman, nous avons remarqué que toute l’histoire est structurée pour répondre à cette question fondamentale que le personnage principal ne cesse de poser, d’une façon implicite ou explicite, dans sa conversation avec son enfant : pourquoi la société algérienne, Aube précisément, se souvient d’une guerre lointaine qu’une grande partie de la société n’a pas vécue, la guerre d’indépendance entre 1954 et 1962 en l’occurrence, une guerre érigée par le pouvoir depuis l’indépendance, en repère historique, alors que le même personnage et une grande partie de la société sont sommés d’oublier une guerre toute récente, « la guerre civile », celle des années 1990 dont Aube en est une victime, mais aussi un témoin qui porte dans son corps les traces de son atrocité ?

Trois éléments essentiels dans l’histoire du roman ont attiré notre attention en tant que lecteur. Ce sont au reste des éléments avec lesquels nous structurons notre propos pour répondre à cette question. Le premier élément est l’usage de l’auteur de deux référents contradictoires : un qui est d’ordre historique et l’autre qui est d’ordre mythique. Le deuxième élément est la lutte contre l’oubli. Enfin, le troisième élément est l’usage de ce que l’auteur qualifie de « langue intérieure ».

**1-Référent historique**

Selon le personnage principal du roman, Aube, Fajre en langue arabe, sa vraie guerre, c’est « la guerre civile », connue plus dans les médias algériens sous l’appellation de décennie noire ou de tragédie nationale, surtout pour le discours institutionnel du pouvoir. Objectivement, la trame de fond du roman est la violence que l’Algérie a subie pendant dix ans, entre 1992 et 2002 et dont Aube garde des cicatrices dans son corps. Elle dit à ce propos : « la guerre! Oui, la guerre! Ce n’était pas celle contre les Français, celle de tous contre tous[[1]](#footnote-1). » En fait, il s’agit du Béhémoth, ce monstre symbolisant le chaos dont parlait Hobbes, le philosophe anglais à qui l’expression « guerre de tous contre tous » renvoie directement à ce que l’auteur a choisi pour définir ce qu’il entend par « guerre civile ». Il est question dans ce roman de la violence armée qu’a connue l’Algérie après l’arrêt du processus électoral, précisément des élections législatives de la fin de l’année 1991, faisant du FIS, un parti islamiste, le gagnant. C’est un parti qui avait le projet d’instaurer une *dawal* *islamiya* et de mettre ainsi fin à la démocratie qui le conduisait à cette époque au sommet de l’État. Ainsi, pour parler de la violence caractérisant cette période de l’histoire de l’Algérie, Kamel Daoud a choisi un vocabulaire technique propre à la sociologie politique, le concept « guerre civile » avec tout ce qu’il implique comme sens. Il n’est pas le premier à l’avoir utilisé pour parler de ce que les médias algériens qualifient de décennie noire. Ce choix rapproche l’auteur de *Houris* du politiste et spécialiste du Maghreb et du Moyen-Orient, Luis Martinez, auteur d’un livre sur cette période de l’histoire récente de l’Algérie intitulé La Guerre civil**e.** Pour ce spécialiste, la violence que l’Algérie a connue dans les années 1990 est une guerre qui n’est pas différente des guerres civiles qui ont ravagé d’autres pays.

Par ailleurs, sur le plan politique et rapport de forces idéologiques, le choix de ce référent historique, « la guerre civile » des années 1990, n’est pas sans conséquence sur le plan idéologique ; il place l’auteur dans une posture idéologique qui s’oppose à deux discours dominants en Algérie, les deux sont ancrés depuis des décennies dans l’État et dans la société algérienne. Le premier discours auquel l’auteur s’oppose est l’idéologie du pouvoir depuis l’indépendance ; il s’agit notamment d’un nationalisme qui a toujours été mis au service de l’autoritarisme. Cette idéologie se nourrit des évènements symboliques de la guerre de libération et par conséquent, elle voit dans ce choix de la « guerre civile » comme référent historique, un déclassement, une entrave, un mépris et une compétition immorale à la symbolique de La guerre de libération, sa guerre sacrée, son référent ultime. Ce qui est devenu avec le temps pratiquement la deuxième religion de l’État algérien. Le second discours auquel l’auteur s’oppose est l’idéologie des islamistes qui refusent d’assumer les violences commises dans les années 1990 au nom de la *dawla* *islamiya* et d’Allah en s’abritant derrière le scepticisme et le complotisme que la théorie du « qui tue qui ? » suggère.

**2-Référent mythique**

L’histoire du roman se déroule dans un espace-temps dominé par la religion. En effet, à quelques jours de la fête du sacrifice du mouton, notamment dans un esprit de la fête de l’Aïd al-Adha, ou fête du Mouton, une célébration où un mouton est sacrifié en guise d’offrande, une femme enceinte, Aube, le personnage principal du roman, l’héroïne,raconte son histoire. Cette jeune femme de vingt-cinq ans envisage de mettre fin à sa grossesse, pendant que sa mère d’adoption, Khadija, une avocate célèbre, est en voyage à l’étranger. Elle a pris l’avion pour Bruxelles afin de rencontrer un grand chirurgien et discuter avec lui du cas d’Aube dans l’espoir de lui retrouver la voix par la chirurgie et pouvoir enfin parler comme tout le monde, un espoir auquel Aube a cessé de croire. En effet, pour Aube ce voyage est un « voyage illusion »[[2]](#footnote-2) , elle pense que sa mère, elle aussi, n’y croit plus et qu’elle sait au fond d’elle que c’est une tentative de plus qui finira par un échec[[3]](#footnote-3). Il y a lieu de souligner que Khadija n’aime pas comme sa fille adoptive l’atmosphère de l’Aïd al-Adha. Cette fête lui rappelle ce que les islamistes ont fait à Aube, c’est pour cela depuis ses cinq ans, elle n’égorge plus de mouton et ses voisins se sentent gênés de le faire[[4]](#footnote-4). À l’approche de la fête du sacrifice, tout l’entourage d’Aube tente de lui faire oublier l’Aïd[[5]](#footnote-5).

La fête du sacrifice hante le roman. Tout ce qu’Aube raconte, l’auteur le lie au mythe d’Ibrahim par des métaphores et d’autres figures de style. Le choix du contexte par l’auteur est délibéré. Le roman commence par une histoire d’un égorgement, comme le mythe d’Ibrahim, mais un égorgement raté d’une petite fille qui a survécu miraculeusement et non pas d’un égorgement réajusté et corrigé par l’intervention d’une force divine qui a substitué un animal au fils d’Ibrahim. L’égorgeur d’Aube est allé jusqu’au bout de sa conviction et de son œuvre. En fait, il s’agit d’un égorgement raté. Aube, contrairement au fils d’Ibrahim, elle a été sauvée par des humains et non pas par une intervention divine. Rien n’est descendu du ciel pour la protéger. C’est Khadija, sa maman d’adoption, qui l’a sauvée, elle dit d’elle à ce propos : « C’est le bélier d’Ibrahim. À un moment de mon histoire, elle est tombée du ciel pour détourner l’attention du couteau et sauver une enfant qui récolta une grosse cicatrice au cou »[[6]](#footnote-6).

La réalité atroce que cette fille a vécue et celle des autres personnages offrent les éléments essentiels pour attacher l’histoire du roman au mythe : couteau, cou, bélier, mouton, sacrifice, boucher, sang et religion. Cette image est omniprésente tout au long du roman d’une façon explicite ou implicite : « égorgé comme un mouton ». Deux éléments de cette atroce image renvoient directement au mythe : l’action d’égorger et le mouton. Même l’intention d’Aube à mettre fin à sa grossesse, l’auteur la compare au rituel de l’Aïd-al-Kabir, il compare son héroïne à un boucher qui veut couper la tête à un mouton, l’enfant qu’elle porte. En fait, l’auteur ne rate aucune occasion pour montrer au lecteur les liens existant entre le mythe d’Ibrahim et l’atrocité de la décennie noire, au point que des lecteurs reprochent à l’auteur d’insinuer que ce mythe d’Ibrahim, notamment l’Aïd al-Kabir, célébré chaque année par les musulmans, est responsable de la guerre civile et de la violence des islamistes en général. Cependant, à notre avis, loin de l’essentialisme que cette métaphore peut suggérer, ce n’est pas faux de croire que cette « guerre civile » s’est faite au nom d’un autre mythe que celui d’Ibrahim, un mythe politique, le mythe d’une dawla islamiya ou État islamique, d’un pouvoir politique représentant non pas la volonté du peuple, mais la volonté d’Allah. Il s’agit d’une idéologie qui se nourrit de la tradition religieuse, elle est construite rationnellement comme toute idéologie, elle n’attend pas l’intervention de dieu et des miracles pour concrétiser ses objectifs. En fait, les porteurs de cette idéologie, les islamistes, étaient réalistes, ils savent pertinemment que leurs idéaux ne peuvent se réaliser que grâce à leurs actions dans la réalité, ce qui explique et justifie leur aspiration à accaparer le pouvoir et leurs interventions violentes dans l’histoire.

**3-Lutte contre l’oubli**

Les deux idéologies, le nationalisme et l’islamisme en l’occurrence, sont renforcées par la tendance du pouvoir en place à faire oublier à la société la « guerre civile » en promulguant une loi pour la paix et la Réconciliation nationale en 2005, obligeant ainsi les Algériens, précisément les victimes, à tourner la page et à recommencer de zéro, comme si rien ne s’est passé. Ainsi, par miracle, n’y avait-il pas de tueurs ni de tués, mais juste une « tragédie », une petite parenthèse qui s’est vite refermée dans l’histoire de l’Algérie. En fait, « il fallait croire que dix ans de massacres n’étaient qu’un cauchemar, puis un rêve, puis des rumeurs, puis des feuilles mortes de caroubier dans un autre village »[[7]](#footnote-7), comme l’auteur l’exprime avec les mots d’Aissa le libraire, un personnage du roman.

Ce n’est pas anodin que l’auteur, avant de commencer son récit, choisisse comme épigraphe, l’article 46 de La charte pour la paix et la réconciliation nationale interdisant l’utilisation ou l’instrumentalisation de la tragédie nationale qu’il préfère qualifier à juste titre de « guerre civile ». Cette épigraphe donne d’emblée au lecteur l’esprit du livre et une idée des intentions de l’auteur. Ainsi Kamel Daoud montre-t-il au lecteur qu’à cause de cette loi, toute personne qui se souvient de cette guerre et ose la raconter aux autres est mis de facto hors la loi et devient par conséquent une menace à la paix, comme le dit l’un des personnages du livre. En effet, pour dissuader Aissa le libraire de parler de « la guerre civile » dans le café de son quartier, le colonel lui dit : « Vois-tu, mon petit libraire, nous servons la paix et ce que tu racontes dans le café de ton quartier n’aide pas la paix que veut notre président de la République. Ce que tu dis, ça enflamme les esprits, ça leur donne des envies de vengeances, et puis ce n’est pas toujours vrai[[8]](#footnote-8) ». Ce libraire est un rescapé comme Aube. Lui aussi a échappé à la mort dans un « faux barrage », un barrage routier installé par des terroristes. Il a failli mourir égorgé comme elle. Ce n’était par pitié que l’émir du groupe de terroristes islamistes l’a épargné ou par manque de temps comme est le cas d’Aube, mais par stratégie de communication macabre, c’était pour le chargé de raconter l’horreur dont les terroristes islamistes sont capables. Après cette loi de réconciliation, tout le monde est sommé de ne plus évoquer la décennie noire dans les cafés, les mariages et un peu partout dans la société.

Les propos du colonel expriment la tendance totalitaire du pouvoir à contrôler la parole de ses citoyens au-delà des espaces institutionnels. En effet, le pouvoir politique, avec son autoritarisme, aspire à contrôler la société même dans les espaces qui sont traditionnellement en dehors des institutions, qui sont en fait de nature infrapolitique pouvant abriter des petites résistances à l’amnésie générale imposée par la loi sur la réconciliation nationale.

Pour le pouvoir, cette histoire de « guerre civile » doit rester dans le passé et ne plus le quitter pour aucune raison. Par ailleurs, la seule guerre que les Algériens peuvent évoquer, et ils ont le droit de le faire dans le présent avec fierté, c’est même encouragé, c’est la guerre de libération, une guerre contre le colonialisme ; car dans celle-ci les antagonistes, les ennemis sont clairs et surtout différents, le colonisé contre le colonisateur. C’est un grand honneur pour les Algériens de rappeler la guerre de libération aux autres, c’est une vraie gloire et une grande victoire contre l’injustice qu’il faut célébrer sans interruption, alors que dans « la guerre civile » des années 1990, celle qu’on doit mettre aux oubliettes, les antagonistes et les ennemis qui l’ont animée sont des frères, il n’y a aucun honneur à la rappeler aux autres. C’est une honte d’en parler. Les Algériens se sont entretués pendant dix ans, laissant derrière plus ou moins de deux cent mille morts ; aucune précision sur le nombre de victimes, alors qu’il s’agit d’un évènement récent par rapport à la guerre de libération à laquelle on associe un nombre précis de martyres que le pouvoir a sacralisé. L’auteur nous présente dans cette perspective la vie des personnages du roman, les rescapés et témoins de la « guerre civile », comme une résistance contre l’oubli que le pouvoir tente d’imposer à toute la société. Ce qui est important dans ce roman est que des personnes comme Aube sont tenues par des motivations personnelles et intrinsèques, en fait par une sorte d’obligation morale de rendre public leur témoignage et de refuser l’omerta imposée par la loi de la réconciliation nationale. Raconter et rendre public son histoire est une transgression de la loi du silence. C’est un roman qui donne la parole aux sans voix, victimes du terrorisme.

Aube décide le jour de l’aïd de faire un pèlerinage et de retourner à la source, au commencement de sa deuxième naissance, à son village, à la ferme de ses parents à Had Chekala là où une horde de terroristes islamistes a décimé toute sa famille à coups de couteaux et de haches et l’ont égorgée et laissée pour morte lorsqu’elle avait cinq ans. Elle veut voir, sentir et toucher le lieu qui lui a donné naissance afin que Houri qui est en elle comprenne ce qui est arrivé à sa maman, à sa famille et à d’autres habitants de son village. Elle ne se souvient presque plus des années et des jours d’avant son égorgement. Elle veut se rappeler comment elle était avant ses cinq ans.

Va-t-elle parvenir à mener son voyage jusqu’au bout et trouver des traces de sa vie d’avant sa deuxième naissance? Ainsi, en se rendant sur le lieu du carnage, la ferme familiale, « l’Endroit mort » comme Aube l’a nommé, Houri, sa fille, aura l’occasion d’entendre les témoignages des rescapés pour trouver des souvenirs de la nuit de son égorgement. C’est un voyage dans le temps et l’espace vers la terreur qui l’a fait naitre. C’est un voyage vers la vérité et les faits que tout le monde veut étouffer. C’est un voyage contre la chape de plomb qui couvre la décennie noire. Aube dit à sa fille pour lui expliquer le pourquoi de ce voyage : «  Si je suis venue si loin dans ce pays, si j’ai persisté dans ma folie, c’est pour que tu puisses voir de tes yeux qui sont les miens, mon village, la vérité entière sur ma guerre effacée »[[9]](#footnote-9). Lors de son voyage vers le commencement, Aube rencontre un libraire qui sillonne l’Algérie pour vendre des livres, Aissa, un rescapé comme elle de la guerre civile, lui aussi est doté d’une compétence plus que normale, il est capable de faire des liens entre des dates, des massacres commis par les islamistes et le nombre de victimes. Sa mémoire a tout enregistré sur la violence des années 1990.

Lorsqu’on parle des événements qui se sont déroulés dans le passé, on parle de quelque chose qui n’est plus, qui est absent. Si ces événements ne sont pas évoqués par l’histoire écrite et s’ils ne trouvent pas refuge dans la mémoire collective, ils disparaitront à jamais. L’auteur raconte à travers ce roman une histoire avec un petit « h », mais qui cache une grande histoire avec un grand « H ». L’auteur ne prétend pas nous rapporter un passé tel qu’il s’est déroulé, en s’appuyant sur une documentation précise. En fait, il a marié subtilement la réalité historique et la fiction. Car il n’a pas choisi la posture d’historien, même ce dernier est incapable de rapporter le passé tel qu’il est. L’histoire est toujours une reconstruction d’un passé, une reconstruction qui ne peut pas échapper à l’interprétation et à la subjectivité de la personne qui s’est chargée de la faire. L’auteur a choisi de faire passer la question de qui se souvient à la question de quoi se souvenir. Pour cela, il construit son roman sur deux personnages victimes de la « guerre civile » partageant la même attitude envers elle ; les deux refusent, voire n’arrivent pas à l’oublier, car cette période de l’histoire de l’Algérie a marqué à vie leur corps et leur âme comme beaucoup d’autres Algériens. En effet, Aube porte les traces de « la guerre civile » en guise de preuves dans son cou, le libraire les porte dans sa jambe et dans sa forte mémoire, elle porte aussi le désir de voir sa guerre « enseignée, reconnue, et respectée dans ses morts et ses deuils, comme l’est l’autre guerre, celle contre la France »[[10]](#footnote-10). Ces personnages ne veulent pas que le temps efface les événements qu’ils ont vécus dans leur chair. Il s’agit d’un effort de mémoire. Aube dit à sa fille à ce propos qu’« ils sont peu nombreux à se souvenir de la guerre civile des années 1990, et je suis la preuve vivante que cette guerre de dix ans a été réelle. Qu’elle a été sanglante. La dernière preuve je te dis. [[11]](#footnote-11) » L’auteur a choisi de prioriser l’égo, le « je » qui se souvient sur l’objet du souvenir, le quoi du souvenir, il n’avait pas le choix, car le quoi s’est évaporé de la mémoire collective pour se réfugier dans l’inconscience collective, dans l’espace des refoulés, des non-dits et des tabous. Le quoi du souvenir risque de ne pas trouver place dans le récit national et dans l’histoire. Ce n’est pas fortuit que les spécialistes lient le commencement de l’histoire à la découverte et l’usage de l’écriture. L’histoire a tendance à se souvenir et à rapporter que ce qui est écrit. Ce qui reste ce sont quelques traces physiques et psychiques portées par des individus qui résistent à l’amnésie générale. Cette dernière, selon ce que raconte Aube, est orchestrée par un pouvoir politique qui n’a pas besoin d’un autre référent historique pour son idéologie ; la guerre de libération, la première guerre, lui suffit amplement. Effectivement, il y a, selon Aube, trop de mémoire de la guerre de libération et trop d’oubli de la guerre civile. Il s’agit d’un abus de mémoire et d’un abus d’oubli dont parle Paul Ricœur dans son livre *Mémoire, histoire et oubli*. Kamel Daoud fait parler ces traces physiques de la dernière guerre à la manière des historiens, sans ses personnages il n’aurait aucune raison valable pour parler de la « guerre civile ». Ce sont l’équivalent d’archives et de preuves matérielles. Cette guerre risque de disparaitre définitivement de la mémoire collective et de l’histoire avec la disparition des hommes et des femmes qui l’ont vécue et qui en gardent des séquelles. L’histoire du roman nous fait prendre conscience que tout s’organise dans l’État et dans la société pour oublier cette « guerre civile », c’est une sorte d’abus engendré, selon Paul Ricœur, par «  une manipulation concertée de la mémoire et de l’oubli par des détenteurs de pouvoir »[[12]](#footnote-12). L’existence des deux personnages importants du roman, surtout celle d’Aube, est à l’origine d’un impératif morale de parler de la guerre civile et de continuer à le faire, malgré toutes les interdictions formelles et informelles qui tendent à les en empêcher. Les personnages principaux de Houris, les égos à qui l’auteur a donné le pouvoir de narrer la décennie noire et d’interpréter la réalité à l’aune de ce qu’ils ont subi dans cette horrible guerre sont eux-mêmes, plus que des témoins, ils sont des preuves matérielles, des vestiges vivants et ambulants de la violence des islamistes. Mais malheureusement, ce sont des vestiges éphémères et temporaires que l’idéologie dominante tente d’étouffer. Malheureusement, il viendra le jour où ces témoins disparaitront et emmèneront avec eux leurs souvenirs et leurs vérités.

**4-Réalité ou fiction?**

*Houris* n’est pas seulement un roman qu’on lit et qu’on met de côté pour passer à un autre, c’est aussi une invitation à la réflexion et à une prise de position idéologique d’un auteur qui a vécu une « guerre civile ». D’abord ce roman est un hommage aux victimes oubliées de la « guerre civile » algérienne. C’est un roman qui s’inspire des faits de la « guerre civile » des années 1990. C’est une critique sur l’absurdité d’un conflit violent qui a causé la mort de plusieurs dizaines de milliers ou même de centaines de milliers de morts et de l’absurdité de vouloir l’oublier. L’appréciation du lecteur du roman est déterminée par sa posture idéologique. L’auteur est dans la description d’une portion de la réalité ; il nous présente juste quelques échantillons de l’horreur que les Algériens ont subie dans les années 1990. Le lecteur qui s’attend à ce que l’auteur nous livre dans ce roman une analyse sociologique ou politique savante de cette période de l’histoire de l’Algérie sera forcément déçu. Certes, c’est une belle et dure fiction qu’il nous propose, mais une fiction qui repose sur des faits réels. Il emmène les lecteurs dans des lieux réels. L’auteur n’avait pas besoin d’exagérer les faits et de les amplifier pour susciter l’émotion chez le lecteur. Car la réalité de la violence que les Algériens ont vécue dans les années 1990 dépasse de beaucoup l’imagination. Au contraire, l’auteur était contraint par souci de réalisme de réduire de l’atrocité réelle pour la rapprocher de ce que le lecteur a l’habitude de voir et d’estimer sensée et par conséquent être capable de croire facilement. Kamel Daoud dit à ce propos : « J’ai coupé certaines des pires scènes que j’avais écrites. Non pas parce qu’elles étaient fausses, mais parce que les gens ne voulaient pas me croire ». Effectivement, la possibilité que le personnage principal, Aube, une fillette de cinq ans, égorgée par un islamiste, existe avec les séquelles et les souffrances telles qu’elles sont décrites par l’auteur, peut susciter beaucoup de doutes, surtout chez les personnes qui n’ont pas vécu la décennie noire. En fait, sans l’apparition dans les médias d’une femme avec une cicatrice et une canule au coup pour respirer revendiquant difficilement à la télévision le personnage d’Aube, beaucoup de lecteurs auraient reproché à l’auteur d’avoir exagéré dans sa description de l’horreur et de son personnage principal dans le but de diaboliser plus les islamistes, auteurs des massacres dans les années 1990.

Dans ce roman, il y a une ligne très fine entre la réalité et la fiction, du fait que l’auteur est un journaliste qui s’est habitué à réfléchir à partir des faits, mais aussi du fait que les auteurs des violences de la décennie noire avaient eux-mêmes une imagination fertile dans leurs actions, car ils se sont comportés en "artistes" de la violence pour ainsi dire. Ils ont produit toute une culture du massacre, leurs forfaits sont déjà le fruit d’une imagination débordante qui tend par la violence à rapprocher la réalité de la fiction. De ce fait, l’auteur du roman n’avait pas besoin de solliciter son imagination pour y ajouter quelques choses. Cette fiction est bien en deçà de la réalité, elle n’avait pas besoin d’être augmentée pour susciter la sensibilité du lecteur. Ces assassins ne tuaient pas pour éliminer des dangers ou des menaces potentielles, mais pour instaurer la terreur. La manière de s’y prendre compte énormément pour eux, elle est plus importante que l’acte de tuer lui-même. Éliminer une personne en lui logeant une balle à la tête ou en l’égorgeant ne produit pas les mêmes effets chez le bourreau et surtout dans la société. Les victimes sont plus des porteurs de messages qu’autre chose. Le roman ne raconte pas toute l’atrocité, son auteur laisse entendre que la réalité est encore plus horrible que la fiction qu’il décrit dans son roman. Il l’a allégée afin de la rendre tolérable au lecteur.

L’auteur plonge le lecteur dans l’horreur sans lui laisser aucun temps de répit pour se poser des questions sur l’origine et le pourquoi de cette violence. Les questionnements sur l’histoire du roman jaillissent tardivement, une fois le bouquin fini. Mais dans l’ensemble, le roman apporte aux lecteurs qui n’ont pas entendu parler de la « guerre civile » en Algérie un regard nouveau sur la société algérienne.

Cette guerre civile n’est pas un cauchemar qui a tendance à disparaitre au réveil de la personne qui le vit et le subit toute la nuit, c’est une réalité atroce que les Algériens ont vécue pendant dix ans, laissant derrière eux des séquelles matérielles et immatérielles douloureuses qu’ils ne peuvent pas refouler sans conséquence. L’horreur a atteint son paroxysme. Des Algériens et des Algériennes ont été tués et décapités, d’autres mutilés par des bombes. Des femmes et des filles ont été kidnappées et violées dans les maquis par des islamistes qui aspirent à vivre avec des houris. Pendant cette guerre civile, comme l’auteur le décrit à travers un de ses personnages « les faux barrages étaient partout, on égorgeait par la nuque, on égorgeait comme on respire[[13]](#footnote-13) ».

**5-« Langue intérieur ».**

L’héroïne tente tout au long du récit du roman de rétablir l’ordre dans sa vie. Elle veut tuer l’enfant qu’elle porte par amour comme elle le lui dit « je te tuerai par amour et te ferai disparaitre en direction du paradis »[[14]](#footnote-14) . Elle pense à la sauver d’un pays où les femmes ne sont pas bien traitées. Ce n’était pas une tâche facile pour elle, car l’auteur lui a réservée des obstacles imprévus, des rencontres inattendues et il l’a mise dans des situations où elle est obligée de prendre des risques avant le dénouement et avant de se libérer enfin du fardeau qu’elle porte dès le début de son histoire. Ainsi Aube commença à parler à Houridu début du roman,alors qu’elle devrait la tuer.[[15]](#footnote-15)

« Le vois-tu? ». Avec cette première phrase interrogative du roman, l’auteur d’une part fait d’Aube son personnage principal et sa narratrice et de l’autre part il la met en communication avec l’enfant qu’elle porte en elle, un des éléments essentiels de l’intrigue du roman. Dès la première page, Aube a commencé à bavarder avec l’enfant qu’est dans son ventre et qu’elle veut, voire doit lui « ôter la vie sans cérémonie, crûment, presque dans l’insouciance, comme un boucher qui bâillerait sur la carcasse d’un mouton.[[16]](#footnote-16)» Cependant, avant qu’Aube, cette éventuelle maman, passe à l’acte et avorte, elle entre en communication avec son enfant, qui est encore un fœtus dans son ventre. L’auteur a voulu que ce fœtus soit une fille, avec tout ce que cela implique comme conditions dans une société musulmane, conservatrice et patriarcale. Aube sait que Houri est une petite fille, alors qu’elle n’en connait pas encore le sexe[[17]](#footnote-17). Le choix du sexe de l’enfant par l’auteur n’est pas anodin. Il ajoute une complication à d’autres dans l’histoire du roman. Sa maman, Aube, lui a déjà donnée un nom, c’est Houri, elle croit qu’elle vient du paradis. Ce nom est celui qu’on donne dans la tradition musulmane à des êtres du paradis, des femmes vierges, qui n’existent pas dans ce bas monde ; ce sont ces êtres promis en guise de récompense aux fidèles et aux djihadistes qui sacrifient leur vie au nom d’Allah. La maman ne veut pas que sa future fille Houri quitte ce paradis et vive dans une société qui maltraite les femmes, car pour elle, venir au monde en Algérie pour une femme ne vaut pas la peine. Elle décide de mettre fin à sa grossesse pour la sauver de la vie injuste qui l’attend. Un paradoxe que l’auteur exprime en ces mots cruels, mais incisifs : « trois pilules et je sauverai une vie entière de la vie entière »[[18]](#footnote-18). En avortant, elle garde sa fille au paradis jouir des fleuves de miel, de vin ou du lait que l’on décrit dans le Coran[[19]](#footnote-19). Elle lui décrit « le monde de dehors », sa cicatrice, sa canule et elle lui raconte son histoire, son enfance, son travail en tant que coiffeuse et gérante d’un salon de coiffure, la violence physique et morale qu’elle a subie et surtout l’injustice morale qu’elle ressent en étant qu’adulte à cause de l’omerta imposée sur « la guerre civile ». Elle lui raconte surtout, ce conflit armé de dix ans, cette « guerre civile » dont les Algériens ne devraient pas parler. Elle dit à l’enfant qu’elle porte « avec toi je résiste à l’effacement que dans ce pays on a imposé en genre comme moi »[[20]](#footnote-20). Elle parle pour ne pas disparaitre, c’est plus qu’une question de témoignage, c’est une question d’existence. Un islamiste terroriste pressé par le temps a laissé la fillette pour morte, égorgée comme un mouton, cordes vocales tranchées, ce qui la condamne par conséquent à vivre muette et incapable de parler avec une longue et affreuse cicatrice au cou de dix-sept centimètres, formant, selon l’auteur, un sourire monstrueux, qu’Aube décrit avec ironie en disant « qui pétrifie les gens autour de moi comme du fil de fer barbelé. C’est la longue signature calligraphiée du meurtrier qui ne m’acheva pas faute de temps[[21]](#footnote-21). » C’est une miraculeuse. Un témoin sans voix qui revient d’entre les morts pour parler des victimes et des bourreaux de la décennie noire et relater des faits atroces. C’est une « muette, ou presque »[[22]](#footnote-22). Un témoin qui porte sur son corps les traces d’une « guerre civile ». Aube dit à ce propos « je suis la véritable trace, le plus solide des indices attestant de tout ce que nous avons vécu en dix ans en Algérie. Je cache l’histoire d’une guerre entière, inscrite sur ma peau depuis que je suis enfant »[[23]](#footnote-23).  Le cas d’Aube, un témoin sans voix, seulement capable de parler à elle-même est une image représentant le sort des victimes du terrorisme. Un témoin qui a vu beaucoup de choses, mais incapable de parler et de dire ce qu’il a vu et subi dans une langue commune accessible à tout le monde. Aube est une victime qui porte les stigmates de l’horreur de la guerre civile avec un sentiment de culpabilité d’avoir survécu contrairement à sa sœur Taimoucha dont elle n’a que de vagues souvenirs.

Pour sortir Aube de la prison du silence, l’auteur, en sauveur prométhéen, a trouvé une astuce pour qu’elle nous parle et nous raconte son histoire malgré son handicap ; il l’a dotée de la capacité de parler une langue qu’il qualifie de « langue intérieure », une langue permettant à Aube d’exprimer ses pensées sans intermédiaires et sans aucune contrainte d’ordre religieux, politique ou grammatical, une langue que les enfants qui ne sont pas encore nés, les fœtus, comme sa Houri, sont capables d’écouter et de comprendre. C’est une sorte de télépathie entre une maman et un fœtus. Un monologue qui n’en est pas un en réalité. C’est un dialogue intériorisé entre Aube et sa future fille. Il s’agit de la pensée d’Aube avant de se mettre dans une forme verbale. En fait, comme Aube le dit en s’adressant à sa fille à propos de cette langue « C’est avec elle que je parle pour te renvoyer auprès des femmes du paradis, et te convaincre que venir au monde ne vaut pas la peine.[[24]](#footnote-24) » Ce que l’auteur qualifie de « langue intérieure » est inspiré du concept « langage intérieur » d’Emil Benveniste qui est un langage global, schématique, non construit, allusif, rapide, incohérent et non grammatical, mais compréhensif par son auteur, car il n’y a pas une personne capable de comprendre une autre personne que soi-même. Kamel Daoud qualifie cette « langue intérieure » de « langue du rêve, des secrets » et de « langue de ce qui ne possède pas de langue. [[25]](#footnote-25)» Le discours d’Aube dans ce roman ne peut être que compréhensif, elle n’a pas besoin d’expliciter ses idées, car en réalité, elle se parle à elle-même, il s’agit d’un entendement qui s’adresse à soi-même, c’est de l’introspection qui procure au sujet pensant des connaissances immédiates est sûres : « Je m’adresse à toi dans ma belle langue retentissante et muette, celle avec laquelle je me raconte des histoires depuis des années ou dont j’use quand je parle dans ma tête à mes ennemis, voisins, imams, à Dieu qui m’a volé des choses précieuses. [[26]](#footnote-26)» C’est un langage qui respecte la fluidité de la pensée. Cette langue intérieure est une sorte de cogito qui fait passer Aube de l’état de *Je me souviens* à *Je parle* et enfin à *Donc j’existe*.

L’auteur a créé son héroïne privée de la capacité de parler aux autres dans un langage commun, dans ce qu’il qualifie de « langage extérieur », un langage structuré par des contraintes et des règles de toutes sortes, un langage qui empêche la fluidité de la pensée. En fait, cette « langue intérieure » est une compétence, c’est elle qui fait de l’humain un animal doué de logos, c’est-à-dire de parole et de raison. Elle est l’équivalent du feu que Prométhée a volé aux dieux pour l’offrir aux hommes afin qu’ils puissent compenser leurs faiblesses naturelles. En fait, cette « langue intérieure » ne permet pas seulement au personnage principal de parler à sa fille et par la même occasion au lecteur, mais aussi de le faire librement et sans aucun tabou. Aube parle à sa fille Houri, une allocutaire présente, mais muette comme elle, elle lui parle sans se soucier de ce que les autres, la société dans son ensemble, pensent, car personne n’est capable de l’entendre à part sa fille. Elle lui dit tout sur « la guerre civile » et sur ce qu’elle en pense. Aube définit cette langue intérieure à sa fille en disant « cette langue intérieure est composée de mots qui ne jaillissent pas de ma bouche à cause de …à cause de… de ce que je vais te dire[[27]](#footnote-27). » Cependant, la liberté de pensée que cette « langue intérieure » offre à Aube dispense l’auteur d’intervenir dans l’histoire du roman en tant que narrateur extérieur au récit pour expliquer et clarifier les propos et les idées de son personnage principal. Effectivement, en plus de la langue extérieure que tout le monde parle, une langue dont Aube « utilise à peine quelques mots pour parler[[28]](#footnote-28)» et parle comme un canard[[29]](#footnote-29), l’auteur l’a doté de la capacité de dire tout sans aucune ambiguïté ni réticence à sa fille et par la même occasion à tous les lecteurs du roman. Alors qu’en principe, cette « langue intérieure » n’est pas accessible aux personnes et consciences qui sont dans son monde extérieur. En fait, elle est une langue intelligible qui, même pour le sujet monologuant, est possible, comme l’a imaginé l’auteur, pour une conscience appartenant à son monde intérieur. Pour donner à Aube la possibilité de raconter son histoire avec la liberté, la clarté et la fluidité caractérisant ce que l’auteur qualifie de « langue intérieure », malgré le handicap physique, malgré l’incapacité à parler à cause de ses cordes vocales tranchées, sans passer pour une folle. Cette « langue intérieure » donne à la narration la possibilité de déployer des pensées sans limites d’ordre politique, moral ou religieux; autrement dit, elle offre au narrateur le pouvoir de penser et de parler sans aucune censure. Comme le monologue est un dialogue intériorisé entre un moi locuteur et un moi récepteur, l’auteur a choisi de faire de ce dernier un autre avec une conscience et d’imaginer par conséquent son personnage enceinte, alors qu’il s’agit d’un fœtus de quelques semaines. Il met le lecteur dans cette situation dès les premières phrases du roman. Dans ce monde intérieur, il n’y a pas de distance entre le signifiant et le signifié. Il n’y a pas de place à la confusion et à l’équivoque que la relation arbitraire entre le signifiant et le signifié peut susciter. Tout est clair. L’entendement saisit les idées par intuition sans intermédiaire. Le signifié s’enveloppe dans son signifiant naturellement. Ainsi l’auteur donne-t-il à Houris le pouvoir de dire la vérité qu’est en elle et que le monde extérieur censure. La « langue intérieure » qu’Aube utilise pour communiquer avec l’enfant qu’elle porte lui permet de donner une représentation directe et globale de sa pensée.

Par ailleurs, Aube explique à sa fille d’« où lui vient cette envie irrésistible de tout raconter d’une traite, comme une escamoteuse attrapée[[30]](#footnote-30)», par le fait qu’elle « possède deux langues [[31]](#footnote-31)». Cette deuxième langue qui est dans la tête d’Aube et qu’elle maitrise lui permet de donner des mots à presque toutes les choses de sa mémoire[[32]](#footnote-32). C’est aussi cette langue qui tient Houri en vie dans le ventre de sa maman. Elle lui dit « ce n’est pas moi qui tiens à toi, c’est ma seconde langue orpheline »[[33]](#footnote-33) . Ce qui fait de Houri une Shahrazade à l’envers, une Shahrazade qui ne raconte pas les histoires, mais qui les écoute. Aube lui dit « je te raconterai tout ce que je peux, mais, à un moment, il faudra bien arrêter. Je suis un livre dont la fin est la tienne. [[34]](#footnote-34)  » Aube jure à sa fille que cette langue intérieure a commencé à se manifester en elle lorsqu’elle était une élève au primaire dans une classe d’une institutrice qu’elle aimait beaucoup[[35]](#footnote-35); elle a développé cette langue pour compenser sa faiblesse dans l’usage de la « langue extérieure ». À cause de cette « langue intérieure », Aube est piégée dans un monologue[[36]](#footnote-36) qui lui permet de raconter son histoire de fille qui a échappé miraculeusement à un égorgement d’une part et qui permet aussi à Houris, le fœtus qui est en elle, de continuer à vivre de l’autre part. Si bien que, plus tard, Aube renonce finalement à mettre fin à l’enfant qu’elle porte, comme, après mille et une nuits, le roi perse Schahryar à renoncer à son projet de tuer Shahrazade.

Daoud attribue à son personnage la maitrise de la « langue intérieure », une langue non construite, non grammaticale. Aube est la seule à l’entendre, à la parler et à la comprendre. Cependant, admettant que la narratrice est le personnage principal du roman et qu’elle dit en toute liberté tout ce que l’auteur peut penser de la « guerre civile » et du déroulement de l’histoire qu’il a écrite, comment peut-on accéder à cette liberté en tant que lecteur et à la fluidité de la pensée, alors que Kamel Daoud, l’auteur du roman, transcrit les propos ou la pensée d’Aube dans une langue extérieure, le français en l’occurrence ? Un difficulté épistémologique. En fait, cette langue intérieure est en dehors du texte, elle existe seulement dans l’imaginaire de l’auteur avant l’acte de l’écriture. Elle est sa pensée intime. Elle est par définition singulière et incommunicable. Ainsi, toute tentative de la partager avec les autres risques de lui faire perdre son authenticité et sa singularité. Cette interrogation renvoie à la problématique philosophique suivante : qui de la pensée et de la langue vient en premier ? L’auteur semble pencher vers la vision d’Henri Bergson pour qui les mots trahissent la pensée et pense que «  la pensée demeure incommensurable avec le langage ». Daoud a tenté de nous démontrer avec des mots appartenant à la « langue extérieure » qu’on peut penser sans mots et qu’il peut exister une pensée pure supérieure à tout ce qu’un humain peut dire dans ce qu’il appelle « langue extérieure ». Cette tentative qui semble contradictoire éloigne Kamel Daoud de Bergson et le rapproche plus de Hegel. Car ce dernier pense que « c’est dans les mots que nous pensons » et « par conséquent,  vouloir penser sans les mots, c’est une tentative insensée ». Ce paradoxe inhérent à la conception de Kamel Daoud du rapport de la pensée à la langue montre que l’existence d’une pensée pure est un mythe, du moment qu’on ne peut la saisir qu’à travers des mots ; de l’autre part, il explique les difficultés que les personnages du roman portant des vérités, des pensées sur la décennie noire, Aube particulièrement, ont rencontrées. En effet, toute l’histoire du roman montre la souffrance que les personnages ressentent dans leurs tentatives de passer des souvenirs personnels et singuliers aux souvenirs de toute une communauté, de passer de la pensée aux mots, de la « langue intérieure » à la « langue extérieure ». Cette histoire d’Aube et de Aissa accuse le pouvoir politique de vouloir à travers la loi de la réconciliation nationale de 2005 empêcher que des témoignages de personnes qui ont vécu la décennie noire soient écrits et deviennent par conséquent une archive documentée qui peut être exploitée dans l’écriture de l’Histoire récente de l’Algérie.

Le roman invite fortement le lecteur à reconnaitre l’existence de cette guerre, car sans cela il n’y aurait aucun souvenir ni histoire. Les personnages du livre essayent tant bien que mal, dans leurs aventures, de lutter contre l’oubli. Le rôle que l’auteur leur a attribué n’est pas d’expliquer et de faire comprendre au lecteur ce qui s’est passé, mais de rapporter et de dire dans leurs mots la violence de la « guerre civile » qui a marqué leurs âmes et les corps. En fait, ils sont plus dans la description de l’horreur que dans la recherche des causes. L’auteur laisse le lecteur à sa soif, il ne lui donne aucune explication pour comprendre pourquoi des Algériens sont arrivés à tuer d’autres Algériens. Ce qui est évident est qu’on ne peut pas arriver au stade de la compréhension des faits si on fait disparaitre et on refuse d’admettre l’existence même de ces faits. Le roman nous invite par la fiction à reconnaitre l’existence d’une « guerre civile » qui a causé des milliers de morts.

**Écrivain et docteur en philosophie Ali Kaidi**

1. Kamel Daoud, Houris, Paris: Gallimard, 2024,p.182 [↑](#footnote-ref-1)
2. Ibid., p.38 [↑](#footnote-ref-2)
3. Ibid., p.36 [↑](#footnote-ref-3)
4. Ibid.,p.53 [↑](#footnote-ref-4)
5. Ibid. [↑](#footnote-ref-5)
6. Ibid.,p.35 [↑](#footnote-ref-6)
7. Ibid.,p..293 [↑](#footnote-ref-7)
8. Ibid.,p.296 [↑](#footnote-ref-8)
9. Ibid.,p.302 [↑](#footnote-ref-9)
10. Ibid.,p.52 [↑](#footnote-ref-10)
11. Ibid [↑](#footnote-ref-11)
12. Paul Ricoeur, *Mémoire, histoire et oubli*, EDITIONS DU SEUIL, 2000, p.97 [↑](#footnote-ref-12)
13. Ibid.,p.239 [↑](#footnote-ref-13)
14. Ibid.,p.26 [↑](#footnote-ref-14)
15. Ibid.,p.43 [↑](#footnote-ref-15)
16. Ibid.,pp.15,16 [↑](#footnote-ref-16)
17. Ibid.,p.17 [↑](#footnote-ref-17)
18. Ibid.,p.52 [↑](#footnote-ref-18)
19. Ibid. [↑](#footnote-ref-19)
20. Ibid. [↑](#footnote-ref-20)
21. Ibid. [↑](#footnote-ref-21)
22. Ibid.,p.16 [↑](#footnote-ref-22)
23. Ibid. [↑](#footnote-ref-23)
24. Ibid.,p.20 [↑](#footnote-ref-24)
25. Ibid.,p.17 [↑](#footnote-ref-25)
26. Ibid. [↑](#footnote-ref-26)
27. Ibid.,p.20 [↑](#footnote-ref-27)
28. Ibid. [↑](#footnote-ref-28)
29. Ibid.,p.37 [↑](#footnote-ref-29)
30. Ibid.,p.19 [↑](#footnote-ref-30)
31. Ibid. [↑](#footnote-ref-31)
32. Ibid.,p.20 [↑](#footnote-ref-32)
33. Ibid.,p.26 [↑](#footnote-ref-33)
34. Ibid.,p.48 [↑](#footnote-ref-34)
35. Ibid.,p..21 [↑](#footnote-ref-35)
36. Ibid.,p.26 [↑](#footnote-ref-36)